



**HAL**  
open science

# L'histoire des idées. Questions en débat autour d'une discipline controversée

Didier Foucault

► **To cite this version:**

Didier Foucault. L'histoire des idées. Questions en débat autour d'une discipline controversée. Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, A paraître, 181. halshs-02069904

**HAL Id: halshs-02069904**

**<https://shs.hal.science/halshs-02069904>**

Submitted on 16 Mar 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Didier Foucault  
Professeur émérite d'histoire moderne  
Université Toulouse Jean Jaurès  
foucault@univ-tlse2.f

## **L'histoire des idées Questions en débat autour d'une discipline controversée**

L'expression « histoire des idées » de par son apparente simplicité semble aisée à expliquer et à développer. Les mots qui la composent – « histoire », « idées » – n'ont rien de barbare, de pédant ou de jargonnant. Ce sont des termes courants, que n'importe qui emploie tous les jours.

Pourtant l'on a affaire ici à une notion, « l'histoire des idées », qu'il est particulièrement difficile de définir et de développer. Et cela pour deux raisons principales.

Si vaguement, pragmatiquement, chacun de nous cerne à peu près ce qu'est une idée, la recherche d'une définition rigoureuse du mot se heurte rapidement au fait que depuis l'aube de la philosophie grecque, les penseurs qui se sont attelés à cette entreprise se sont vigoureusement opposés. La catégorie d'« idée », en effet est devenue un terrain d'affrontement très vif entre ceux qui la placent en position nodale dans leur système – qu'on qualifie pour cela d'idéaliste – et ceux – les matérialistes, principalement, mais aussi les nominalistes, les empiristes ou les sceptiques – qui lui dénie ce rôle primordial. Parler, dans ce contexte conflictuel, d'« histoire des idées », c'est-à-dire d'une historicité, une variabilité dans le temps, de la catégorie d'« idée » peut alors apparaître comme un non-sens ou, à l'inverse, comme un usage pertinent mais chargé d'ambiguïtés.

Un second facteur – historiographique cette fois – vient encore perturber toute tentative de clarification. Pour les historiens français, l'histoire des idées n'existe pas ; pour dire mieux, elle ne constitue pas un champ disciplinaire pertinent à l'intérieur de leurs domaines de recherche<sup>1</sup>. Traversons, le Rhin, la Manche ou l'Atlantique, le paysage historiographique est différent : l'histoire des idées à pignon sur rue, des chaires universitaires lui sont dédiées, des revues savantes lui sont consacrées. Pour illustrer cette dichotomie, le seul livre en français qui porte sur l'histoire des idées, comme objet théorique, est l'œuvre d'un historien québécois – Marc Angenot – et a été publié en 2014 en Belgique<sup>2</sup> !

C'est dire que lorsqu'un historien français s'aventure sur le terrain de l'histoire des idées, il ne dispose que de peu de garde-fous théoriques pour se lancer dans l'aventure et –comme je vais tenter de le faire ici – doit se garder de toute prétention à l'exhaustivité.

### **I - Idéalisme et possibilité d'une histoire des idées**

Un premier détour par la philosophie mérite d'être fait, pour la raison que j'ai évoquée rapidement : le caractère très controversé de la catégorie d'idée dans les débats philosophiques depuis la Grèce ancienne.

#### **- L'inconcevable histoire des idées dans le platonisme**

Un nom vient tout de suite à l'esprit, celui de Platon. Dans la *République*, et plus particulièrement dans l'allégorie de la caverne, Platon expose une vision dualiste de la réalité. Le monde intelligible, celui des idées, diffère du monde sensible, le monde matériel. L'un et l'autre existent, mais le second, celui de notre expérience immédiate, est changeant et imparfait. Nous ne percevons que des images déformées, comme les détenus de la caverne qui, l'œil rivé sur les parois de celle-ci ne voient que les ombres floues et mouvantes que le brasier qui est dans leur dos projette sur le mur. Se retourner brutalement ne provoquerait qu'un éblouissement qui empêcherait, là encore, de voir précisément ce que l'on cherche à percevoir. En fait, ce n'est que progressivement par l'apprentissage de la dialectique et l'usage de la raison que l'âme intellectuelle du sage, peut appréhender un peu mieux la réalité de la chose idéale.

---

<sup>1</sup> Une mise au point sur cette question dans : Daniel Roche, « Histoire des idées, histoire sociale : l'exemple français », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2012/5, p. 9 à 28. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2012-5-page-9.html>.

<sup>2</sup> Marc Angenot, *L'histoire des idées. Problématiques, objets, concepts, méthodes, enjeux, débats*, Liège, PUL, 2014. Signalons également, dans l'historiographie de langue française, les titres suivants : Jean-Michel Besnier (dir.), *Histoire des idées*, Paris, Ellipses, 1998 ; Francis Collet, *Histoire des idées de l'Antiquité à nos jours. Précis de culture générale*, Paris, Ellipses, 2008 ; Alain Blondy, *Nouvelle histoire des idées. Du sacré au politique*, Paris, Perrin, 2016. À la différence du livre de M. Angenot, il ne s'agit pas ici d'ouvrages qui s'interrogent sur l'objet « histoire des idées », mais des déclinaisons de l'une des manières d'envisager cette question, comme succession chronologique de grands penseurs (F. Collet) ou de grands courants de pensée (A. Blondy, J.-M. Besnier).

« Ce qui définit, à première vue l'Idée, c'est sa validité *générale*. C'est là toutefois une détermination extérieure. Pour qu'elle puisse assurer pleinement sa fonction, elle doit exister tout entière hors du monde sensible, hors du devenir. Les propriétés qu'elle possèdera devront être antithétiques de celles qui caractérisent ce monde-ci. Ce dernier est fluent, constamment soumis à la dégénérescence : l'Idée est *immuable* ; il est entremêlé et confus, mélangeant sans ordre les qualifications inessentiels : elle est *pure* ; il est maladroitement complexe comme une suite d'ombres aux contours mal dessinés : elle est *simple* ; il est dépendant, à l'égard de soi et de l'intelligible, précisément : elle est indépendante, elle n'existe ni par rapport à, ni en autre chose qu'elle-même, elle est *en-soi*. Bref, elle est *séparée* ou *transcendante*, ce dernier terme impliquant non seulement l'idée d'une coupure, mais aussi celle d'une supériorité<sup>3</sup>. »

En conséquence, cette réalité idéale, qu'on la baptise « idée » platonicienne, « forme » aristotélicienne, « essence » scolastique, prend dans les philosophies idéalistes un statut de primat ontologique, plaçant les réalités sensibles, les choses matérielles, en position seconde. Pour ces philosophies idéalistes, ce primat a une conséquence : les idées ont une existence intemporelle. Les concepts qui les désignent ont une définition immuable. À proprement parler, les idées n'ont pas d'histoire. Une histoire des idées dans un tel contexte est une contradiction dans les termes. Si histoire il y a, c'est uniquement dans la réalité sensible impliquant les hommes et le monde matériel.

## 2) Quand une idée guide le cours de l'histoire

Il existe toutefois un biais par lequel certaines variantes de l'idéalisme parviennent à rattacher le monde des idées à l'histoire, en prenant comme objet non pas les idées en elles-mêmes mais la manière dont les hommes s'en approprient une ou plusieurs pour modifier ainsi le cours de leur histoire.

C'est sans doute Hegel qui a le plus magistralement illustré cette approche. Sa philosophie de l'histoire est celle du dévoilement de l'Idée, principe directeur de l'histoire humaine. L'histoire universelle a un sens – dans les deux acceptions du mot : une signification mais aussi une direction – qui se traduit par l'émergence, étape après étape, dans un processus dialectique reposant sur la notion de contradiction, de la liberté dans l'histoire. C'est le principe rationnel qui commande la succession des civilisations, en libérant les hommes – d'abord en tant qu'individus mais ensuite en tant que « peuples » – d'une aliénation qui les empêchait de comprendre la finalité du développement historique et de participer pleinement à sa mise en œuvre.

« L'histoire présente le développement de la conscience que l'Esprit a de sa liberté, et de la réalité produite par cette conscience. Le développement se révèle être un processus par étapes, une série de déterminations de plus en plus concrètes de la liberté émanant de son concept même, c'est-à-dire de la nature même de la liberté devenant conscience d'elle-même<sup>4</sup>. »

La dynamique historique a ainsi une rationalité, guidée par une providence. D'une certaine manière, la providence chrétienne, telle que par exemple Bossuet l'expose dans son *Discours sur l'histoire universelle*, développe une problématique comparable. Son histoire universelle ne prend pas seulement pour objet l'histoire sainte, autrement dit la révélation de la parole divine, depuis la chute d'Adam jusqu'au Jugement dernier, en passant par les prophètes du judaïsme, la venue du Christ sur terre, et la constitution de l'Église visible éclairée par l'Esprit Saint. Il articule celle-ci avec l'histoire profane, celle des grands empires, qui sont, entre les mains de Dieu, des instruments de sa Providence et participent ainsi de son dessein apologetique.

« Tous les grands empires que nous avons vus sur la terre ont concouru par divers moyens au bien de la religion et à la gloire de Dieu, comme Dieu même l'a déclaré par ses prophètes<sup>5</sup>. »

Auguste Comte, dans un autre registre, reprend un schéma comparable. Son objet est le progrès de l'esprit humain qui, au cours de l'histoire, passe du stade théologique, au stade métaphysique avant d'atteindre son stade ultime, le scientifique. Bien que rejetant la théologie et la métaphysique – ce qui a valu à Comte des accusations d'athéisme – le positivisme, dans sa partie qui concerne avant tout l'histoire des idées avec des incidences sur l'histoire en général, a un caractère idéaliste par le fait qu'il postule que le cours de l'histoire est gouverné par une « loi fondamentale », qui plus est, une loi de l'esprit humain :

<sup>3</sup> François Châtelet, *Platon*, Paris, Gallimard, 1965, p. 159.

<sup>4</sup> Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *La raison dans l'histoire*, Paris, UGE, 1979, p. 197.

<sup>5</sup> Jacques-Bénigne Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, III, I, Paris, Flammarion, 1930, p. 306.

« En étudiant le développement total de l'intelligence humaine dans ses diverses sphères d'activité, depuis son premier essor le plus simple jusqu'à nos jours, je crois avoir découvert une grande loi fondamentale, à laquelle il est assujéti par une nécessité invariable... Cette loi consiste en ce que chacune de nos conceptions principales, chaque branche de nos connaissances, passe successivement par trois états théoriques différents : l'état théologique, ou fictif ; l'état métaphysique, ou abstrait ; l'état scientifique, ou positif. En d'autres termes, l'esprit humain, par sa nature, emploie successivement dans chacune de ses recherches trois méthodes de philosophe<sup>6</sup>. »

Dans ces trois exemples, l'idéalisme historique est finaliste, puisque l'idée qui guide jusqu'à sa fin l'histoire universelle préexiste à son appropriation progressive par l'homme. L'écriture de l'histoire, en se situant dans le sillage de Bossuet, de Hegel ou des positivistes, ne se fixe pas comme objet la recherche des liens concrets de causalité entre les événements qui jalonnent l'histoire humaine, mais, au contraire, consiste à rattacher l'ensemble de ces événements à une cause idéale déjà connue et à montrer en quoi ils constituent des étapes indispensables pour atteindre une fin déjà écrite.

Ces évocations sont certes bien sommaires et mériteraient de plus amples développements, mais pour la question qui nous intéresse, ces approches idéalistes de l'histoire sont trop spéculatives et, au bout du compte trop réductrices, pour inspirer la démarche des historiens contemporains.

## II – Qui produit les idées et est à l'origine de leur mouvement ?

De fait, cette démarche, qu'elle se veuille empirique ou qu'elle fasse une référence explicite à un primat matérialiste, écarte toute transcendance quand ces historiens s'intéressent au « mouvement des idées ». Je garde provisoirement cette expression volontairement vague et sans lui donner de sens trop précis, pour signifier cette évacuation de la transcendance dans leur définition du concept d'idée. Toutefois, si les idées n'ont pas de consistance propre qui les dissocieraient du monde sensible, la nature de leur lien avec celui-ci, autrement dit la manière dont les idées procèdent de celui-ci, ne laisse pas de poser d'autres problèmes.

### - Des productions de cerveaux géniaux ?

Dire que les idées sont le produit du cerveau humain est un truisme sur lequel la grande majorité des historiens peuvent s'accorder. Néanmoins, s'en tenir à cela ramènerait l'histoire des idées à l'histoire des penseurs qui ont apporté des idées originales. Pour pauvre que soit une telle problématique, elle a produit quantité d'« histoires » qui figurent encore dans la plupart de nos bibliothèques. Relisons une grande partie des histoires dédiées à une discipline – histoire de la philosophie, de la littérature, des idées politiques, des sciences en général ou d'une science en particulier... – qu'y trouve-t-on ? Très souvent, une galerie de « grands » hommes, rangés par ordre chronologique avec un exposé de leur apport personnel dans le champ de leur discipline. Certes, la plupart de ces ouvrages comportent un chapitre introductif pour placer ces penseurs dans leur « contexte » historique. Mais, à y regarder de plus près, ce contexte ressemble à ces rideaux de scène où l'on figure un château fort lointain pour signifier que la pièce se déroule au Moyen Âge. Les liens qui unissent la réalité de la période mise sommairement en perspective avec les productions de l'esprit de ces penseurs se limitent souvent à quelques banalités convenues et à des détails biographiques ; ce qui au bout du compte laisse planer les idées qu'ils ont développées dans le cerveau qui les a conçues, sans vraiment les enraciner dans l'histoire ; un cerveau « génial » qui ressemble fort au « ciel des idées » platonicien, tant il semble dégagé de toute détermination et contingence extérieures.

#### Le XVII<sup>e</sup> siècle

Chapitre premier : Caractères généraux du XVII<sup>e</sup> siècle

Chapitre II : François Bacon et la philosophie expérimentale

Chapitre III : Descartes et le cartésianisme

Chapitre IV : Pascal

Chapitre V : Thomas Hobbes

Chapitre VI : Spinoza

Etc<sup>7</sup>.

De tels ouvrages ne sont pas inutiles. Certains sont le résultat de longues recherches érudites qui, en elles-mêmes, ont un réel intérêt. Ce sont, au même titre que les biographies de savants, les anthologies, ou même les dictionnaires et les encyclopédies, des mines de connaissances ; mais des connaissances juxtaposées dans un ordre quasiment arbitraire, sans problématique ni méthode. En tout cas et à eux seuls, ces livres ne peuvent pas, prétendre constituer la matière d'une histoire des idées digne de ce nom.

<sup>6</sup> Auguste Comte, *Cours de Philosophie positive*, in *Œuvres*, Éditions Anthropos, Paris, 1968, p. 2-3.

<sup>7</sup> Table des matières du tome II de l'*Histoire de la philosophie* d'Émile Bréhier, Paris, Félix Alcan, 1929.

## 2) Des produits des formations sociales et de leurs contradictions ?

Les philosophies idéalistes de l'histoire, telles celle de Hegel, ont fortement contribué à mettre en évidence que chaque époque développait un système d'idées ou une idéologie qui lui serait propre. Le mot « idéologie », lorsqu'il est créé par Destutt de Tracy à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans le sillage du sensualisme de Condillac, a un sens proche de celui qui nous donnons à « psychologie ». Il se rapporte à une science des idées conçue avant tout sur les mécanismes de la conscience qui les produisent et les structurent. Mais le mot a subi au cours du XIX<sup>e</sup> siècle une évolution sémantique. De ce point de vue, Marx a joué un rôle fondamental. Dans son renversement matérialiste de la dialectique hégélienne, il a contribué à ruiner l'idée que les idéologies, les systèmes d'idées d'une époque donnée, auraient une existence propre d'origine transcendante :

« À l'encontre de la philosophie allemande qui descend du ciel sur la terre, c'est de la terre au ciel que l'on monte ici. Autrement dit, on ne part pas de ce que les hommes disent, s'imaginent, se représentent, ni non plus de ce qu'ils sont dans les paroles, la pensée, l'imagination et la représentation d'autrui, pour aboutir ensuite aux hommes en chair et en os ; non, on part des hommes dans leur activité réelle, c'est à partir de leur processus de vie réel que l'on représente aussi le développement des reflets et des échos idéologiques de ce processus vital. Et même les fantasmagories dans le cerveau humain sont des sublimations résultant nécessairement du processus de leur vie matérielle que l'on peut constater empiriquement et qui repose sur des bases matérielles. De ce fait, la morale, la religion, la métaphysique et tout le reste de l'idéologie, ainsi que les formes de conscience qui leur correspondent, perdent aussitôt toute apparence d'autonomie. Elles n'ont pas d'histoire, elles n'ont pas de développement ; ce sont au contraire les hommes qui, en développant leur production matérielle et leurs rapports matériels, transforment, avec cette réalité qui leur est propre, et leur pensée et les produits de leur pensée. Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, mais la vie qui détermine la conscience<sup>8</sup>. »

Si les idéologies « n'ont pas d'histoire », cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de mouvement des idées, mais cela signifie que celui-ci n'est pas une de leur propriété intrinsèque. Il ne naît pas en leur sein. Il a une origine externe, qui renvoie, si l'on suit Marx, à la lutte des classes, moteur ultime de la dynamique historique. Pour compléter ce schéma, il faut rappeler que Marx échafaude une conception de la société à partir de trois structures principales. Une infrastructure socio-économique, qui détermine deux superstructures, l'une politique, l'autre idéologique. Ces deux dernières sont commandées par l'infrastructure, lieu privilégié des affrontements des classes, et tout à la fois, dans un retour dialectique, interfèrent sur elle. Ainsi, la sphère idéologique, se trouve-t-elle dominée par la classe dominante – « Les pensées de la classe dominante sont aussi, à toutes les époques, les pensées dominantes<sup>9</sup> » – mais, dans le même temps elle répercute, de manière secondaire et contradictoire, l'écho des luttes idéologiques que mènent contre elle ses adversaires de classe.

La théorie de Marx – présentée ici de manière très sommaire – a exercé une grande influence sur l'historiographie du XX<sup>e</sup> siècle. Certains l'ont adoptée jusque dans ses conséquences politiques extrêmes. D'autres en ont retenu la proposition heuristique centrale : à savoir que l'on ne peut dissocier l'histoire des idées collectives du contexte sociétal dans lequel ces dernières se développent mais aussi s'affrontent.

### III - L'histoire des idées entre diachronie et synchronie

Inclure pleinement les idées dans l'histoire, en dépassant l'échelle des individus qui les produisent et les véhiculent, conduit à s'interroger sur les liens qui unissent le monde des idées, les idéologies, avec les autres champs de la vie des hommes en société. Ces relations sont celles que vivent les êtres humains à l'intérieur de leur formation sociale : relations familiales, politiques, socio-économiques, culturelles, qui donnent à chaque civilisation ses caractéristiques propres. Ces relations sont aussi faites d'héritages du passé qui relient les générations présentes à celles qui les ont précédées dans un processus de civilisation qui n'est pas figé dans le temps mais est en constante évolution. L'étude des interrelations de toute nature qui affectent le mouvement des idées a conduit les historiens (mais aussi les spécialistes des autres sciences humaines et sociales) à forger deux notions de portée épistémologique contradictoire : la synchronie et la diachronie. La diachronie s'intéresse aux évolutions, aux transformations des sociétés au cours du temps. Quant à la synchronie, elle se concentre sur une période précise de l'histoire. En dépit d'objets opposés, ces deux approches se sont avérées fécondes sans être pour autant exemptes de critiques. De ce point de vue, un focus sur un domaine de l'histoire des idées, l'histoire des sciences, peut être éclairant.

#### - Comment étudier l'évolution des idées au cours du temps ?

---

<sup>8</sup> Karl Marx, *L'idéologie allemande*, Paris, Éditions sociales, 1976, p. 20.

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 44.

Jusqu'à la Renaissance le domaine des sciences était considéré comme un champ indépassable de connaissances accumulées par les grands savants de l'Antiquité ; l'histoire des sciences n'avait dans ce contexte pas d'objet. Ce n'est qu'à partir du XVII<sup>e</sup> siècle et avec Bacon, Galilée ou Descartes, que la science moderne a fait émerger la notion de « progrès scientifique ». Une conception qui a triomphé au siècle des Lumières et demeure aujourd'hui au cœur de toute démarche scientifique. Comment alors penser une telle histoire dans sa dynamique, en dépassant le simple inventaire chronologique des savants et de leurs découvertes ?

Une approche diachronique présente l'avantage de relier entre elles les différentes étapes du développement d'une science. Elle peut intégrer des éléments extérieurs à la sphère des idées, tout en considérant des causes d'évolution propres au champ disciplinaire concerné.

Prenons l'exemple de l'astronomie moderne. Si entre 1510 et 1540 Copernic avance l'hypothèse que la Terre et les planètes tournent autour du Soleil c'est que le schéma géocentrique ancien, même complexifié par une foule d'épicycles et de cercles équants par Ptolémée, ne débouche pas sur des calculs exacts du mouvement des astres. L'invention de la lunette d'approche, perfectionnée par Galilée en 1609-1610, donne aux astronomes les moyens de conforter la théorie héliocentrique. Par des calculs tâtonnants, Kepler élabore vers la même époque (1609-1618) les premières lois de l'astronomie nouvelle, mais c'est grâce au calcul différentiel (1671) que Newton peut établir son équation de l'attraction universelle (1687). Tout cela se produit en dépit de la résistance de l'Église (condamnation du copernicanisme en 1616 et procès de Galilée 1633), que dans la République des Lettres, des savants courageux, comme le Castrais Pierre Borel, n'hésitent pas à braver. Les condamnations de la papauté sont également contrebalancées par le soutien des souverains britannique et français, qui autour de 1660 et 1670, prennent conscience qu'un grand royaume doit se doter de ce que nous appellerions aujourd'hui une « politique scientifique ». Charles II et Louis XIV soutiennent la fondation d'académies des sciences, d'observatoires, de périodiques scientifiques qui, à leur exemple, se multiplient en Europe dans les décennies qui suivent...

Les progrès de l'astronomie à partir du XVI<sup>e</sup> siècle ne peuvent donc se comprendre sans prendre en compte, à côté des questions que se posent les savants à un moment précis d'évolution de leur science, les avancées technologiques qui leur donnent des moyens d'investigation plus performants, l'outillage mental que leur offrent les progrès d'autres sciences, les contraintes qu'ils subissent ou les encouragements qu'ils reçoivent des pouvoirs politiques, des instances religieuses, des puissances financières ou de tout autre acteur de la sphère sociale et culturelle ; et enfin, car il ne s'agit pas là de données négligeables : la biographie socio-intellectuelle des scientifiques les plus impliqués au sein des réseaux savants qui les ont formés et avec lesquels ils sont en relation...

L'histoire des sciences – ou de tout autre champ de la pensée – ainsi conçue prend une réelle consistance. Elle court cependant un danger : celui d'être téléologique, notamment en suivant une pente qui, des Lumières au positivisme, au scientisme et même au marxisme, tend à donner un sens à l'histoire des idées. Cet évolutionnisme, qui n'est pas sans fondements – qui nierait les progrès de la science depuis le Moyen Âge ? –, peut se transformer en finalisme. Autrement dit, dans l'écriture de l'histoire d'une discipline, se concentrer sur des problématiques du présent pour rechercher dans le passé comme les racines de ce qui sera fécond dans les périodes suivantes, en négligeant ce qui n'aura pas de postérité. En histoire des sciences, une telle problématique conduit, par exemple, à se focaliser sur les « précurseurs » de la science moderne et à n'accorder aucun intérêt aux savants et aux doctrines qui ont été marginalisés ou ont été oubliés au cours du temps. De fait, comme l'ont soulignée Alexandre Koyré et Georges Canguilhem, la notion de précurseur – qui sous-tend pourtant de nombreux travaux d'histoire des sciences – n'a pas de valeur en histoire des idées :

« Un précurseur serait un penseur, un chercheur qui aurait fait jadis un bout de chemin achevé plus récemment par un autre [...]. Avant de mettre bout à bout deux parcours sur un chemin, il convient d'abord de s'assurer qu'il s'agit bien du même chemin. Dans un savoir cohérent, un concept a rapport avec tous les autres [...]. Un précurseur ce serait un penseur de plusieurs temps, du sien et de celui ou de ceux qu'on lui assigne comme ses continuateurs, comme les exécutants de ses entreprises inachevées. Le précurseur est donc un penseur que l'historien croit pouvoir extraire de son encadrement culturel pour l'insérer dans un autre<sup>10</sup>. »

Il convient donc, au prétexte légitime de diachronie, de ne pas tomber dans le péché mortel que redoute tout historien, l'anachronisme ; autrement dit, l'importation, dans une période du passé, de concepts, de notions ou de problématiques qui lui sont étrangers.

#### **- Comment déterminer les principes fondamentaux d'une période en histoire des idées ?**

Pour éviter ce travers, l'histoire des idées ne peut pas, dans ces conditions, se priver de l'apport des études synchroniques, centrées sur une période, sur un contexte idéologique bien balisé dans le temps. Sous l'influence

---

<sup>10</sup> Georges Canguilhem, *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1968, p. 21.

de la linguistique saussurienne – à laquelle fait implicitement référence Georges Canguilhem en disant : « dans un savoir cohérent, un concept a rapport avec tous les autres » – c'est certainement le structuralisme, très influent dans les années 1960, qui a mis le plus l'accent sur l'importance de cette approche de l'histoire des idées. De nombreuses critiques ont été formulées contre ce courant qui a eu un impact sur toutes les sciences humaines et a fait de nombreux épigones. Il est vrai que ces derniers, en s'enfermant dans des spéculations théoriques et souvent jargonantes (ce qui, au demeurant, est le destin de bien des systèmes !), ont fait perdre au structuralisme son apport heuristique : notamment, dans l'histoire des idées, sa critique d'un évolutionnisme superficiel qui interdisait, au bout du compte, de comprendre la richesse contradictoire d'un contexte idéologique donné et de penser les basculements de la conjoncture idéologique. Michel Foucault a été l'un des plus importantes figures de ce moment de l'histoire des idées – terme qu'il emploie fréquemment même s'il s'en démarque. Dans *Les mots et les choses*, il avance les notions d'« épistémé » et de « discontinuité dans l'épistémé ».

« Dans l'étude que voici, c'est cette expérience [celle de l'ordre et de ses modes d'être] qu'on voudrait analyser. Il s'agit de montrer ce qu'elle a pu devenir, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, au milieu d'une culture comme la nôtre : de quelle manière, en remontant, comme à contre-courant, le langage tel qu'il était parlé, les êtres naturels tels qu'ils étaient perçus et rassemblés, les échanges tels qu'ils étaient pratiqués, notre culture a manifesté qu'il y avait de l'ordre, et qu'aux modalités de cet ordre, les échanges devaient leurs lois, les êtres vivants leur régularité, les mots leur enchaînement et leur valeur représentative ; quelles modalités de l'ordre ont été reconnues, posées, nouées avec l'espace et le temps, pour former le socle positif des connaissances telles qu'elles se déploient dans la grammaire et dans la philologie, dans l'histoire naturelle et dans la biologie, dans l'étude des richesses et dans l'économie politique. Une telle analyse, on le voit, ne relève pas de l'histoire des idées ou des sciences, c'est plutôt une étude qui s'efforce de retrouver à partir de quoi connaissances et théories ont été possibles...<sup>11</sup> »

Même si, Michel Foucault en a convenu, un tel programme tellement systématique et globalisant se heurtait à de nombreux obstacles dans sa mise en œuvre, l'épistémé foucauldien a le mérite d'inciter tout historien des idées à prendre au sérieux les données du passé, toutes les données du passé – et notamment celles qui lui semblent les plus étrangères à son univers mental. Elles font partie d'un tout structuré et leur évacuation rendrait impossible de penser le pan du passé qu'il étudie. Ainsi quand Michel Foucault tente par exemple de définir l'épistémé « trilobé » de la Renaissance, accorde-t-il la même importance aux trois « lobes » qui le structurent : la fidélité aux Anciens, l'intérêt pour les sciences occultes et enfin le rationalisme ; en cela, au début des années 1960, il va à l'encontre de bien des historiens des sciences qui, au prétexte de ce qu'ils considéraient comme de l'incohérence, n'accordaient guère d'intérêt à cette période, en se contentant de mentionner quelques « précurseurs » rationalistes, ou prétendus tels, comme Copernic, Léonard de Vinci ou Ambroise Paré.

Quant aux « discontinuités dans l'épistémé », qui relèvent d'une problématique voisine des « ruptures épistémologiques » de Gaston Bachelard ou des « changements de paradigme » de Thomas Khun<sup>12</sup>, elles constituent des moments charnières, où s'opèrent dans le champ scientifique (et pour Michel Foucault dans tous les champs du savoir et des discours qui les commandent) des mutations profondes...

#### **IV – La diffraction des objets d'étude au sein de l'histoire des idées**

Si l'on peut tirer quelques leçons des exemples cités, disons que quiconque se hasarde dans le domaine de l'histoire des idées doit le faire en s'entourant de multiples précautions.

Certains ont pensé que l'histoire des idées, dans sa globalité pouvait s'ériger en objet d'histoire. D'autres, instruits par de légitimes préventions philosophiques ou idéologiques, ne l'ont fait qu'en se démarquant de la trop vague, trop générale et trop confuse « histoire des idées ».

##### **- Dans le monde anglo-saxon et germanique**

Dans le monde anglo-saxon et germanique, la notion d'histoire des idées non seulement n'a guère été contestée frontalement mais est reconnue comme une discipline à part entière. L'un des universitaires qui en a le mieux théorisé la démarche globalisante et interdisciplinaire est Arthur O. Lovejoy, un philosophe américain qui a fondé en 1940 le *Journal of History of Ideas*. Voici comment Marc Angenot la présente :

« L'histoire des idées telle que Lovejoy la conçoit, avec son ambition démesurée et les risques inhérents de se perdre dans le spéculatif, ainsi qu'il l'admet d'emblée, écarte l'étude restreinte des

<sup>11</sup> Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 13.

<sup>12</sup> Voir par exemple : Gaston Bachelard, *Épistémologie*, textes choisis par Dominique Lecourt, Paris, PUF, 1980 ; Thomas. S. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1983.

systèmes philosophiques ou théologiques du passé, l'étude de ces « -ismes » qui sont à son sens des formations composites, elle renonce à l'étude isolée des « grandes pensées », pour considérer, sous-jacents, les éléments plus « basiques », métaphoriques et anonymes : ce qu'il désigne comme les *Unit-Ideas*, les idées fondamentales d'une civilisation, extrapolables sous forme de propositions-axiomes qui s'inscrivent très diversement dans les arts, les écrits des lettrés, des théologiens, des juristes, des poètes comme d'aventure, sous une forme plus fruste, dans les adages, les dictons, les conceptions mentalitaires des plèbes, idées qui migrent, se transmettent et se transforment lentement au cours des siècles<sup>13</sup>. »

L'on n'est pas loin ici de l'épistémé que développera dans les années 1960 Michel Foucault. À une nuance près, c'est que dans le structuralisme, l'on se situait dans une perspective synchronique, à l'intérieur d'une période historique bien délimitée de part et d'autre par deux « discontinuités ». Chez Lovejoy, au contraire, l'*Unit-Idea* transcende les siècles, et traverse les périodes comme cette *Great Chain of Being*<sup>14</sup> – cette grande chaîne de la vie, qui court de l'antiquité jusqu'aux temps modernes et qui a donné le titre du livre où il a exposé sa conception de l'histoire des idées.

### **- Bref aperçu d'une histoire morcelée des idées dans l'historiographie française**

En France, et notamment sous l'influence de l'école des *Annales*, un durable discrédit a pesé à l'encontre d'une approche aussi globalisante, pour ne pas dire quasi-métaphysique, de l'histoire des idées ; à tel point que lorsqu'à partir des années 1960, des courants issus de cette école ont commencé à aborder ces problématiques, d'autres expressions ont été préférées à « histoire des idées ». Les réticences françaises proviennent d'une réaction au courant qui dominait l'historiographie au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'« école méthodique ». Son objet principal était l'histoire politique, dans les champs des institutions, des centres du pouvoir, des rivalités entre États, des conflits ou de la diplomatie... L'histoire s'y écrivait comme une accumulation d'événements dans lesquels les facteurs économiques et les acteurs sociaux ne constituaient que des données secondes, n'interférant guère dans la chaîne de causalité linéaires du récit.

Or entre 1789 à 1920 l'Europe avait subi de profondes mutations : révolutions politiques et sociales, passage d'une économie agricole d'origine féodale à la grande industrie capitaliste, exode rural et croissance urbaine, révolution démographique, expéditions coloniales... Toutes ces transformations ne pouvaient s'étudier seulement à partir des archives parlementaires, diplomatiques et militaires. Les jeunes générations d'historiens qui, au tournant des années 1920-1930 ont fondé la revue *Annales d'histoire économique et sociale* entendaient rompre avec l'école méthodique. Leurs influences étaient diverses : à des degrés variés, ils ont reçu celle du marxisme, celle de la sociologie de Durkheim et de François Simiand, celle de l'anthropologie de Marcel Mauss, de la géographie d'Élisée Reclus et d'Emmanuel de Martone ; ils se sont également initiés aux méthodes des démographes et des statisticiens... Jusqu'aux années 1960, d'abord dans le sillage de Marc Bloch et de Lucien Febvre, puis dans celui d'Ernest Labrousse et de Fernand Braudel, les spécialistes de toutes les périodes de l'histoire ont massivement investi les champs presque inexplorés de l'économie, des structures sociales, de la démographie... Au temps bref de l'histoire événementielle, ils ont substitué l'étude du temps long, échelle plus pertinente pour analyser les cycles de l'économie, les transformations sociales, les mouvements des populations. L'événement même y gagnait en profondeur, car de nouveaux facteurs étaient mis en lumière pour expliquer les tensions et les ruptures qui traumatisaient les formations sociales, déclenchaient les révolutions, entraînaient des guerres, faisaient s'écrouler les empires, et ce depuis l'Antiquité jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle...

Vaste programme à vrai dire, qui a donné à l'école historique française un grand rayonnement international, mais qui a laissé dans l'ombre – on pourrait dire familièrement « ringardisé » – l'histoire politique mais aussi celle des idées. Ce n'est que dans les années 1960, sous une impulsion donnée par Lucien Febvre et sous la bannière de ce qui s'est intitulé la « nouvelle histoire » que les champs de recherche se sont élargis en empiétant sur les domaines des représentations mentales et idéologiques.

C'est par le biais de « l'histoire des mentalités » que s'est effectuée la transition entre l'histoire sociale et l'histoire des idées<sup>15</sup>. Par exemple les travaux de Philippe Ariès sur la démographie le conduisirent à s'interroger

<sup>13</sup> Marc Angenot, *op. cit.*, p. 10.

<sup>14</sup> Arthur O. Lovejoy, *The Great Chain of Being : Study of the History of an Idea*, Cambridge, Harvard UP, 1936.

<sup>15</sup> Sur l'historiographie de cette notion et les débats qu'elle a soulevés, voir notamment : Georges Duby, « Histoire des mentalités », in Charles Samaran (dir.), *L'histoire et ses méthodes*, Paris, Gallimard, 1961, p. 937-966 ; Robert Mandrou, « L'histoire des mentalités », *Encyclopedia universalis*, 1968, t. VIII, p. 436-438 ; Jacques Le Goff, « Les mentalités ; une histoire ambiguë », in Jacques Le Goff, Pierre Nora (dir.), *Faire de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1974, t. III, p. 76-94 ; Philippe Ariès, « L'histoire des mentalités », in Jacques Le Goff (dir.), *La nouvelle histoire*, Paris, Retz, 1978, p. 402-423 ; Michel Vovelle, *Idéologies et mentalités*, Paris, Gallimard, 1982 ; Roger Chartier, « Histoire intellectuelle et histoire des mentalités. Trajectoires et questions »,

sur les attitudes face à la mort, la manière de percevoir les enfants au sein de la famille... Rien de stable en tout cela à travers les siècles, mais des évolutions qu'on peut mettre en relation avec les statistiques sur la mortalité infantile, avec les progrès de la médecine et de l'alimentation, avec le passage de modes de vie ruraux à des modes de vie urbains, avec les évolutions des structures familiales... Ou quand Robert Mandrou s'est intéressé aux procès de sorcellerie, dont la vague très puissante au XVI<sup>e</sup> et au début de XVII<sup>e</sup> siècle retombe brutalement dans la seconde moitié de ce dernier... Pour comprendre ces phénomènes à grande portée sociétale, il faut pénétrer au cœur des consciences des hommes et femmes du passé. Pas simplement celle des théologiens, philosophes ou juristes : le démon terrifiant et familier de l'imaginaire d'une vieille paysanne analphabète ressemble peu au Satan théorisé par les savants démonologue de la Renaissance ! C'est cependant dans cet écart de représentation mentale que réside la clé de la tragédie qui conduira la malheureuse sur le bûcher. De telles recherches ont suscité de nombreux débats sur les cultures populaires – débarrassées du folklore où les érudits du XIX<sup>e</sup> siècle avaient tenté de les figer – et sur les relations complexes qu'elles entretiennent avec les cultures savantes.

Approfondissant cette démarche, l'étude des mentalités s'est diffractée dans de multiples directions, irriguées par de nombreux emprunts aux autres sciences humaines et sociales. De ce point de vue, le structuralisme a favorisé ces transversalités entre spécialistes issus de différentes disciplines. Quelques exemples, sans prétention d'exhaustivité...

L'histoire littéraire – bien bousculée par le structuralisme – s'est régénérée en sortant de l'inventaire chronologique des « grands écrivains » chère au « Lagarde et Michard » qui a bercé la scolarité de plusieurs générations de potaches. Elle s'est penchée sur cercles, les salons, les académies et les réseaux de correspondance, sur la condition sociale des écrivains. Elle a étudié les liens entre la littérature, les arts et les autres champs du savoir dans des courants et mouvements (le baroque, le classicisme, le romantisme, le surréalisme) qui débordaient largement des limites du strict domaine « littéraire »... Elle s'est enrichie des recherches sur l'histoire du livre, celle de son marché et de son commerce, celle des relations entre écrivains et imprimeurs, ou celle de la censure... Les liens entre les milieux littéraires et leur influence socio-politique, depuis le temps des mazarinades jusqu'aux études de groupe de ceux qu'on a baptisés les « intellectuels » au XX<sup>e</sup> siècle, ont aussi fait l'objet de nombreuses études....

L'histoire des sciences, dont on a vu qu'elle influence elle a reçue des philosophes, s'est enrichie des études sociologiques (les scientifiques forment un milieu avec ses codes, ses enjeux de pouvoir, ses réseaux, ses controverses), mais aussi de ses interrelations avec l'histoire des techniques, elle-même fortement stimulée par les recherches en histoire économique.

L'histoire religieuse a subi de semblables évolutions. Elle ne se limite plus à l'histoire des Églises, souvent cantonnée dans celles de leurs institutions, de leur haut clergé ou de leurs débats théologiques subtils. Elle est descendue au niveau des paroisses et des représentations pour tenter de cerner comment la foi des croyants et des simples ecclésiastiques se trouve mêlée de peurs collectives, d'attentes millénaristes, de rites plus ou moins orthodoxes, mais aussi de tensions sociales pour conjurer les malheurs du quotidien tout en favorisant le salut de l'âme...

Il faudrait enfin évoquer l'étude des sensibilités, des perceptions des sens, des marginalités et des hétérodoxies, du goût, du sentiment amoureux, de la sexualité, des mémoires collectives, de l'éducation et, bien d'autres domaines qu'il serait trop long de signaler...

Tout cela pour dire que si l'histoire des idées n'a guère trouvé de place, en tant que telle dans l'historiographie française, l'objet aux multiples facettes qu'elle recouvre s'est avéré d'une grande fécondité pour élargir la connaissance de l'expérience humaine à toutes les époques, depuis les profondeurs des consciences et des subconscious des individus, jusqu'aux grandes mutations qui affectent la culture des sociétés dans lesquelles ils vivent, travaillent mais aussi rêvent, imaginent, aiment, créent et pensent.

---

*Revue de synthèse*, juil.-déc. 1983, p. 271-307 ; Jacques Revel, « Mentalités », in André Burguière (dir.), *Dictionnaire des sciences historiques*, Paris, PUF, 1986, p. 450-456 ; Geoffrey E.R. Lloyd, *Pour en finir avec les mentalités*, Paris, La Découverte, 1996 ; Nicolas Righi, « L'héritage du fondateur ? L'histoire des mentalités dans l'École des "Annales" », *Le Philosophoire*, 2003/1, p.155-174 ; Florence Hulak, « En avons-nous fini avec l'histoire des mentalités ? », *Philonsorbonne*, 2008, en ligne sur le site : <<https://journals.openedition.org/philonsorbonne/173>>.